

Au moment de la chute du mur de Berlin, j'étais justement à Berlin-Est, invitée par la prestigieuse Université Humboldt avec Michel Tournier, Dominique Fernandez et Paul Guimard. Notre entrée à l'Est avait été très compliquée, visas et autres formalités. Notre sortie, aussi simple que le péage d'une autoroute. Je me rappelle cette ambiance curieuse de monde clos, d'île vierge. Depuis la fameuse rue "Unter den Linden", tout semblait concerner la culture, revenir à la culture, glorifier la culture. Dans une rencontre, pas très chaleureuse, à la Maison des Écrivains, nous avons été regardés avec une certaine condescendance par les écrivains du régime qui trouvaient que le monde occidental faisait peu de cas des ses écrivains en les livrant à la concurrence féroce du marché et en les obligeant à gagner leur vie autrement que par l'écriture. Même ambiance à l'Université, chez les universitaires qui tenaient le haut du pavé. Le mur s'écroulait. L'occident, comme une énorme vague, allait bientôt se répandre et tous se tenaient droits dans leurs bottes, même si l'angoisse de l'avenir filtrait dans le discours de nos traductrices. Je me souviens aussi de l'utilisation de la banane comme symbole de la liberté sur les banderoles contestataires, juste au moment où je venais d'écrire un roman, *White Spirit*, où la banane symbolisait à la fois la mondialisation et la destruction écologique du monde occidental. Et puis, un matin, dans les rues calmes de Berlin, sillonnées par quelques modestes Trabant, j'ai vu poindre les grosses berlines de l'ouest, quelque chose qui m'a rappelé la chasse des requins, de plus en plus nombreux, de plus en plus pressés autour de leurs proies.

Paule Constant.